

TAHAR ZBIRI

Les dessous d'un coup

6. L'ANP de Houari Boumediène

Par Mohamed Maârfia, moudjahed

«L'ANP c'est l'œuvre des hommes de toute une génération. Il en fait sa chose. Sa chasse gardée. Son instrument. Le mythe par lequel il effraie et dissuade.

Il en est le patron, jaloux de tout ce qui la concerne : les mutations, les promotions, les mises à la retraite ou les sanctions. Sa gestion des carrières est tatillonne. Aucune décision n'est prise sans son aval. Méfiant, il a bloqué l'avancement, la formation de grandes unités opérationnelles. Tout ce qui peut inspirer des candidats aux pronunciamientos est écarté. Pas de généraux, surtout pas de généraux ! L'exemple de la Syrie et de l'Irak sont là pour lui rappeler l'équation moyen-orientale (1 général + 1 grande unité = 1 coup d'Etat)». (C'est l'ancien chef de l'armée, Khaled Nezzar, qui le dit. Voir *Le Procès de Paris*, éditions Médiane, p. 33).

Le Conseil de la révolution semble la politiser. Les chefs de région en sont membres, mais, en fait, ils demeurent écartés du vrai pouvoir qu'il s'est fait tacitement déléguer... puisqu'il est leur chef. Curieuse position que celle de ces hommes politiques auxquels il est interdit de faire de la politique ! Ils mènent une vie de château dans leurs lointaines sinécures : Abdelghani, Chadli Bendjedid (le futur avatar de son système), Saïd Abid, Abdallah Belhouche, ou encore Mohamed-Salah Yahyaoui.

Craignant l'entente des chefs, pour assurer son avantage, il ne fait rien pour combler les lignes de fracture qui se révèlent entre les écoles, les parcours ou les générations. Les animosités, les récriminations des uns contre les autres, souvent étalées au grand jour, assurent son incontournable arbitrage.

Il est convaincu que seul Chabou, qui l'a séduit par son sérieux, sa compétence et sa fidélité, est à même de répondre à son attente et qu'il est digne de sa confiance. Mais Chabou n'a pas «la manière». Fort du préjugé dont il bénéficie auprès du «patron», il va droit son chemin pour remplir son cahier des charges. Chabou a une vision moderne de l'armée et envisage son action comme le prolongement naturel de l'entreprise qu'il a commencée en Tunisie. Peu lui importe ce qu'on pense de lui.

Il tient pour négligeables les états d'âme des anciens maquisards. Mutés contre leur gré, maintenus dans des grades subalternes, démobilisés à tour de bras, ils ont fini par nourrir contre lui une haine tenace.

Certains hauts dignitaires de l'armée, et à leur tête Saïd Abid, ainsi que des officiers de l'entourage de Zbiri, fâchés de la concurrence qui leur est faite, et qui leur obstrue des perspectives alléchantes de carrière, ont introduit d'une façon non fondée leurs doléances personnelles dans un contentieux politique de dimension nationale, sans crainte de discréditer les arguments honorables du chef d'état-major.

«On ose à peine imaginer ce qui serait advenu de l'ANP si...» Il est certain que même si l'espace ouvert par ces points de suspension avait été rempli, ces officiers mécontents auraient été déçus



Chaabani, Tahar Zbiri, Boumedienne et Ferhat Abbas à Batna en 1962.

dans leur attente. Zbiri avait une toute autre vision de l'ANP. Chabou est accusé de préparer son propre lit en favorisant l'entrisme des DAF (déserteurs de l'armée française, à ne pas confondre avec les jeunes officiers arrivés en 1957 et 1958).

Chabou, qui recherchait l'efficacité, avait organisé leur arrivée massive après le cessez-le-feu. Khaled Nezzar exclura ces DAF des rangs de l'armée en 1988, y compris, hélas, ceux qui étaient brillants sur le plan technique.

La mainmise sur les principaux centres de commandement de ces hommes confortent leurs opposants dans leur certitudes, c'est, selon beaucoup d'anciens maquisards — dont Saïd Abid, surtout Saïd Abid —, la preuve absolue de l'existence d'un complot inspiré par une main étrangère. Oufkir à Rabat, Chabou à Alger seraient «les artisans discrets et patients d'une inéluctable prise du pouvoir, encouragée par les Français, dans cette partie de l'Afrique du Nord». Alors le secrétaire général devient le sujet de toutes les conversations. Dans certains salons où trônent, sur l'acajou des commodes, des casquettes rutilantes, les méchancetés fusent : «son chien qui dévore par jour ce que mangent dix djounoud» ; «sa chasse aux moudjahidine» (La rancœur de ce brave maquisard mis d'office à la retraite (Chaïb Hamed, l'homme qui portait l'uniforme avec la prestance d'un maréchal) — reconverti dans le taxi clandestin — et qui répétait comme un disque rayé : «*Chabou el-khabith khalani n'ffroti*» Son épouse étrangère «au courant des dossiers intéressant la Défense nationale» ; «son insistance pour se faire recevoir par Brejnev pendant une mission technique à Moscou», «les dossiers qu'il tient sur certains hauts dignitaires de l'armée» (Chabou — et c'est tout à son honneur malgré les tirs convergents de la calomnie — n'utilisera jamais les dossiers explosifs qu'il possède sur ceux qui déversent sur lui leur fiel).

Quand un proche le met en garde lorsque la cacophonie monte crescendo, il ouvre un tiroir et dit en soupirant : «A quoi bon leur répondre ? Cela ne servirait pas l'institution si j'étais tout ce que j'ai là !» ; «son détour par l'île de Brioni pour un tête-à-tête avec Tito, au retour d'un

voyage privé en Allemagne». Mais le plus «grave», selon ses détracteurs, c'est le favoritisme systématique dont il fait montre envers «les anciens tricolores». Ils visent, ce disant, non pas les DAF, mais la cohorte des jeunes patriotes venue en 57, 58 et 59, qui ont fait leurs preuves dans tous les djebels d'Algérie. L'œil féroce de la calomnie relustre d'un vernis indélébile des couleurs en vérité bien passées.

Des langues vipérines transforment de simples rencontres conviviales d'anciens camarades de régiment en dangereux conciliabules. Devant tant de rumeurs, de flèches empoisonnées, de mensonges, cette catégorie de cadres de l'ANP serre les rangs autour de Chabou, devient un bloc monolithique et tient comme une nécessité vitale la protection du ministre de la Défense.

N'aspirant à rien d'autre qu'à servir l'armée de leur pays, ils se rendaient à une évidence démontrée tous les jours : Houari Boumediène était un moderniste décomplexé. Après avoir jeté pendant la guerre de Libération les fondations de l'édifice militaire, il le structurait étage par étage. Ils étaient fiers d'en être, eux, les maîtres d'œuvre et l'armature. Ils trouvaient en lui un chef attentif à leurs soucis, quelques fois non sans humour. «Elevez toujours davantage le niveau de vos hommes, *el-kazdir* (la ferraille) j'en fais mon affaire !»

A Moscou (l'anecdote les charma), Malinovski levant son verre à la santé de son hôte qui buvait de l'eau déclama à la cantonade : «Soyez tous témoins, pour chaque verre de vodka que boira le camarade Boumediène j'offrirai un tank à l'Algérie !» — «Daignez, camarade Malinovski, que je délègue cet honneur au commandant Abdelmoumen, notre attaché militaire ici présent. Mais de grâce, réfléchissez bien avant d'accepter car, en une seule nuit, les dépôts de l'Armée rouge seraient vidés !» rétorqua l'autre. Abdelmoumen, qui faisait semblant de boire de la limonade, demande derechef une bouteille de «smirnoff». Il accepte de leur part ce qu'il n'admet chez personne d'autre : la critique de certaines de ses décisions relatives à l'ANP. Il sait qu'elle part d'un bon sentiment, qu'elle a été formulée dans l'intérêt de l'armée et qu'elle

est à mille lieues de la politique. Il ne se formalise pas. Il écoute et corrige le tir quand il est convaincu. Ces «sorties» lui permettent de contrôler, par le ricochet des hommes de terrain, le travail du secrétariat général ou des directions centrales du MDN.

Depuis qu'ils ont rejoint l'ALN, en groupes ou en rangs dispersés, ils ont connu toutes les difficultés et subi brimades et humiliations. Ils ont surmonté l'adversité et démontré ce qu'ils étaient en réalité et ce qu'ils étaient capables de faire à la tête de bataillons d'élite. Des centaines d'entre eux sont morts les armes à la main face à l'ennemi. En écrivant ces lignes, mes pensées vont au chahid Youcef Latrèche, transfuge du camp «d'El-Btiha», et aux autres déserteurs de l'armée française qui inscrivirent sur les flancs calcinés du djebel El-Mouadjène (26 avril-3 mai 1958), lors de la bataille de Souk-Ahras, une impérisable page de gloire. (De ceux-là, personne n'en parle). Khaled Nezzar a résumé avec beaucoup de hauteur la nature des sentiments qu'il a inspirés à certains moudjahidine et comment, lui, il a réagi. Chacun de ses camarades auraient pu écrire ces lignes.

«Je n'ai jamais prétendu faire descendre un aîné de son socle, pourvu que sa fierté soit celle que le vétéran retire du poids des épreuves passées. Je refuse que la qualité d'ancien autorise la dérision ou pis, la suspicion.

Venu tardivement, au gré de certains, j'avais l'ambition de mettre les bouchées doubles, non pour quêter des satisfecit mais pour apporter plus intensivement ma pierre à l'édifice. Je ne céderai jamais devant l'arrogance ou la calomnie, qu'elles s'expriment par des mots directs ou des allusions perfides.»

Boumediène engrange, lui, lui qui a laissé dire et quelques fois faire, les dividendes inestimables de la fidélité inconditionnelle à sa personne. L'escadron d'élite qui a été à ses côtés dans les épreuves passées sera plus que jamais présent dans ce qui s'annonce.

Ceux parmi les protagonistes des événements qui ont eu lieu en novembre et en décembre 1967, et qui ont témoigné par l'écrit, l'ont fait selon leur propre compréhension des enjeux d'alors. Trop proches sans doute du foyer principal, éblouis par leurs certitudes, ils n'ont pas compris les enjeux de la crise qui a abouti à l'effusion de sang du 14 décembre 1967. Ceux qui ont vu la position de Zbiri comme une tentative d'éliminer les officiers venus de l'armée française qui commençaient à investir les principaux centres de commandement de l'ANP ont fait une lecture erronée de la réalité.

Tahar Zbiri n'a jamais considéré les jeunes Algériens déserteurs de l'armée française autrement que comme d'authentiques moudjahidine, dignes de considération et de confiance. Certains d'entre eux, parmi les plus connus, alors que Zbiri, son échec consommé et acculé à l'exil et à l'errance, auront une position exprimée courageusement au péril de leur carrière.

Photos : DR